

LA NOTION DE PERSONNE DANS L'ESPACE HAÏTIEN

Geneviève Fabinger-Castera (Hamburg)

Dans l'espace haïtien et selon la croyance commune, tout être humain existe, vit, perçoit et se comporte comme une entité triadique d'un corps et de deux esprits que nous tenterons de définir tour à tour.

Kò – le corps

C'est le corps dans son entier, organes et enveloppe charnelle. A la mort de la personne, le corps devient *kadav* (un cadavre). Le corps est le lieu de séjour et de rencontre des forces spirituelles. Ces forces spirituelles sont conçues sous la forme de deux esprits (âmes) désignés sous les noms de *ti zanj* et de *Gwo bonzanj*.

Ti zanj – le petit ange, l'ange gardien

Pour l'Haïtien, *ti zanj* est le protecteur fidèle, l'ange gardien de la personne.

La petit ange ne quitte jamais le corps, même pendant le sommeil, comme sait le faire le gros bon ange et il lui reste attaché toute la vie.

L'affection corporelle, l'état de fatigue, de santé ou de maladie est un signe évident de sa présence dans le corps. La personne qui somnole a un petit ange qui a besoin de repos; le corps malade dénote un affaiblissement du petit ange protecteur face à des forces spirituelles plus puissantes que lui. L'extériorisation du petit ange hors du corps par des moyens magiques n'entraîne aucun préjudice vital à l'entité de la personne.

Gwo bonzanj – le gros bon ange

Le gros bon ange, lui, représente le principe essentiel de la vie psychologique. C'est de lui que dépend la pensée, la volonté, la mémoire et les sentiments, en un mot, notre vie intellectuelle et affective. Le gros bon ange est donc fait à l'image de la personne auquel il est attaché. Il jouit cependant d'une certaine autonomie. Il peut s'affranchir du corps pendant le sommeil et agir librement.

C'est justement au cours de ces pérégrinations et de ces diverses actions hors du corps que le gros bon ange peut se heurter aux forces du mal qui l'empêchent de réintégrer le corps.

Une extériorisation définitive du gros bon ange hors du corps signifie la mort de la personne. Une extériorisation non volontaire du gros bon ange hors du corps par des moyens magiques entraîne la mort psychique de la personne.¹

Les âmes/esprits et le corps sont des substances partielles et uniquement l'être humain qu'elles constituent est un être complet, une personne. Rien d'étonnant alors que l'union harmonieuse et l'interaction du corps du ti zanj et du gwo bonzanj dominent et conditionnent le vécu psychique et physique de la personne haïtienne.

Une image directrice: le corps

Le corps, par sa nature même (lieu de séjour et de rencontre des forces spirituelles) représente une idée directrice autour de laquelle s'ordonnent les croyances relatives à la personne. En Haïti, le corps est vécu comme un instrument dont le dérèglement peut nuire à la cohérence des forces spirituelles et par là même, à l'équilibre de la personne.

Une des plus fortes expressions de cette appréhension se retrouve dans l'importance accordée à l'espace corporel dans le discours créole.

On ne peut manquer d'être frappé par la mise en acte de métaphores aussitôt qu'il s'agit de traduire des événements d'ordre physique ou psychique. En voici des exemples:

- Désire-t-on s'informer de la santé physique ou psychique de quelqu'un, on lui demande *Kommen kò-a-ye* – Comment va son corps.
- A *kenbe kò* (contrôler sa vie psychologique pour garder son équilibre, pour faire face) s'oppose *lage kò* (s'avouer vaincu, être dans l'incapacité de faire face).
- L'expression *demonte kò* elle, met en garde contre toute imprudence qui pourrait affaiblir le corps et menacer l'équilibre des forces spirituelles qui l'habitent.
- De quelqu'un qui se laisse aller, on dit *Kò la lage-li* (son corps l'a laissé tomber) ou *i lage kò a li – li lage kò li* (il ne maîtrise plus son corps).

¹Voir à ce sujet: Alfred METRAUX, "The Concept of Soul in Haitian Vodou", dans *Southwestern Journal of Anthropology* 2/1946:84-92. Voir aussi Jean-Baptiste ROMAIN, "Quelques moeurs et coutumes des paysans haïtiens", dans *Revue de la Faculté d'Ethnologie* 2/1974:154-155 et 204-206.

- Le mot *kadav* (cadavre) s'emploie à la place de *kò* quand on fait référence à une personne dont l'état psychologique est tel qu'il lui faut reprendre ses sens. Par exemple, dans l'expression *repose kadav* ou *M'pral repose kadav mwen*.²

Moun/pa moun

L'attribution, ou la non-attribution du corps, du petit ange et du gros bon ange à un être humain est sans doute un des moyens qui permet de définir la personne dans l'espace haïtien. Il existe, selon la croyance commune des êtres humains à qui l'on ne peut pas, ou ne peut plus, attribuer ces / ou l'une de ces trois composantes. De ceux-là, l'Haïtien dira que *se pa moun*.

Dans l'espace haïtien, une étude de la *personne* ne peut se faire sans procéder d'abord à l'analyse des notions de personne/ non-personne, *Moun / pa moun*. Ces deux notions ne sont nullement antagonistes mais complémentaires. L'une fait toujours appel à l'autre, peut-être expliquée par l'autre, n'est pas possible sans l'autre et contient toujours l'autre en puissance.

Nous savons qu'il existe dans la mythologie haïtienne d'inspiration vaudouesque, une personne mythique: le zombi.

Une définition ethnologique nous apprend que:

Les zombi sont des personnes dont le décès a été dûment constaté, qui ont été ensevelies au vu et au su de tous et que l'on retrouve quelques années plus tard chez un boko dans un état voisin de l'idiotie.

Les zombi sont des morts-vivants, des cadavres qu'un sorcier a extraits de leur tombe et réveillés par des procédés mal connus.

L'étincelle de vie que le sorcier réveille dans le cadavres ne le rend pas entièrement à la société des hommes. Le zombi demeure dans cette zone brumeuse qui sépare la vie de la mort. Il se meut, mange, entend, parle même, mais n'a pas de souvenir et n'est pas conscient de son état. Le zombi est une bête de somme que son maître exploite sans merci, le forçant à travailler dans ses champs, l'accablant de besogne, ne lui ménageant pas les coups de fouet et ne le nourrissant que d'aliments insipides. [...]

² Voir à ce sujet: Dany BEBEL-GISLER, *Les Enfants de la Guadeloupe*, Paris 1985:39.

L'on reconnaît les zombi à leur air absent, à leur yeux éteints, presque vitreux et surtout, à l'intonation nasale de leur voix.³

Réduit à l'essentiel, le mythe du zombi raconte l'histoire d'une personne qui, par la perte de son bon ange, c'est-à-dire du principe d'individualité qui lui confère sa réalité de personne, se transforme en non-personne (*pa moun*). Aussi peut-on affirmer sans crainte du paradoxe que le portait du *pa moun* est bien celui du zombi mythologique.

Dans cette optique, les notions de personne et de non-personne (*moun/ pa moun*), ne signifient pas uniquement, elles expliquent. Elles sont des valeurs de positions mutuelles. Alors que *moun* est en relation d'être avec les éléments qui la constituent, *pa moun* elle, est en relation de paraître (être) avec ces éléments.

Etre/paraître

Dès qu'il s'agit d'étudier la personne haïtienne, les deux notions être/paraître (être) doivent être pensées ensemble, car l'une entraîne et comprend toujours l'autre. Par ailleurs l'une ou l'autre de ces notions se retrouve toujours en référence avec les notions de personne/non-personne.

Par son corps matériel, le zombi paraît (être) une personne. Il peut être identifié et nommé. Les diverses anecdotes circulant dans l'espace haïtien sur des personnes faites zombi, donc non-personnes, le montrent. Retenons en guise d'exemple:

Le houngan demanda à son invité s'il avait connu un certain Monsieur Célestin, mort six mois auparavant. Celui-ci, précisément avait été son grand ami. 'Voudriez-vous le voir?' interrogea le houngan lequel sans plus attendre fit claquer un fouet six fois. Une porte s'ouvrit et un homme apparut sur le seuil. Il marchait à reculons mais sa silhouette était familière à M. X. [...] Le houngan, d'une voix dure ordonna au personnage de se retourner. Comme il n'obéissait pas assez vite, son maître le frappa avec le manche du fouet. C'est alors que M.X. reconnut son ami Célestin.⁴

Nous dirons que le zombi Célestin a gardé son identité extérieure malgré la perte de l'intégrité des composantes de sa personne. Les autres (ici M.X.) continuent à le reconnaître, il paraît être le même. Ce qu'il n'est plus, c'est un être conscient. Il est incapable de discerner, voire de juger son état de dépendance à l'égard du houngan. Il est incapable de se réfléchir et de s'expliquer aux autres, ici à son ami. Il est sans *moi*.

³ Alfred METRAUX, *Le Vaudou haïtien*, Paris 1952, p. 250; p. 251.

⁴ *Ibid.*, p. 252.

Ce *moi* qui en tant que prédicat psychologique dit Je et le porte à agir (donc à s'orienter). Sans Moi/Je, point de conscience psychologique et sans conscience psychologique, pas de vie morale.

A un niveau plus général, dans le cadre de la vie sociale, les notions *moun/pa moun*, être/paraître servent à manquer fortement le sens des vertus, des qualités morales ou alors une certaine distance sociale.

Dans le premier cas, dire à quelqu'un *ou pa moun* c'est porter un jugement moral sur son comportement. C'est le classer dans la catégorie de paraître (être); c'est l'atteindre dans son être (une personne).

Dans le second cas, dire de quelqu'un *li pa moun*, c'est se référer à ses appartenances sociales qui se confondent avec son être (par exemple, par les images du corps), c'est le définir dans la catégorie de paraître (être) et se situer par là par rapport lui et aux autres.

Nous dirons que les antagonismes *moun/pa moun* et être/paraître définissent ici des positions de valeurs morales ou sociales relatives à l'acte de parole.

Dans sa dimension psycho-sociale, les notions *moun/pa moun*, être/paraître (être) ne peuvent se définir en fait qu'en référence aux autres (entourage familial et social, les rôles, les statuts) et les autres définissent ces notions en référence à eux-mêmes. En effet, c'est le regard des autres qui décide, en partant il est vrai d'un fait événementiel, qui est zombi, donc une non-personne.

Si les croyances vodouesques jouent un rôle primordial dans ce système de référence, il ne faudrait pas croire que son interprétation ne peut-être comprise que par les vodouisants. En effet, on ne peut manquer d'être frappé par l'importance que la Parole Haïtienne donne par exemple, au portrait physique et psychique du zombi. Dans le cadre de la vie courante, dire à quelqu'un *qu'il ressemble à un zombi*, c'est se référer à son air absent. *Le zombifié*, c'est celui qui n'est pas autonome. Parler de *la zombification* du peuple haïtien, c'est se référer à son manque de prise de conscience face à son destin. D'autre part, dans le champ littéraire, ce n'est certainement pas par hasard si les écrivains haïtiens Frankétienne dans son roman *Désafi* (1975),⁵ ou, plus récemment, René Depestre dans *Adriana dans tout mes rêves* (1987)⁶ recourent tous deux au thème mythique du zombi. Ils savent que le message qu'ils veulent faire passer sera compris indifféremment de tous les Haïtiens.

⁵Aux Editions Fardin, Port-au-Prince.

⁶Aux Editions Gallimard, Paris.